

## Première Partie

*Un jour, quand nous aurons maîtrisé les vents,  
les vagues, les marées et la pesanteur,  
nous exploiterons l'énergie de l'amour.  
Alors, pour la seconde fois dans l'histoire du monde,  
l'Homme aura découvert le feu.*

Pierre Teilhard de Chardin



Tombée avec le claquement sec et précis de la guillotine, la nouvelle avait la froideur et l'indifférence du métal. Le bruit du couperet sur l'âme, repris par l'écho du jour impassible, paraissait amplifié par celui de la nuit aux mille chimères. Bien sûr, ce n'était pas une surprise. Selon le calcul des probabilités et au vu des symptômes qui avaient étayé l'éphéméride depuis déjà deux ans, il semblait bien difficile de nier la présence de l'intrus. Sournoisement, il s'était installé. Se glissant sans bruit par dessus l'aqueduc de Sylvius<sup>1</sup>, il avait pénétré dans le cervelet. Impossible de dire s'il y avait eu effraction. Aucune trace externe ne laissait deviner son passage. Une entrée des plus discrètes.

---

<sup>1</sup> L'Aqueduc de Sylvius se trouve à l'intérieur de l'hémisphère gauche, en haut du cervelet.

Le système de surveillance n'avait pas détecté sa présence ni déclenché l'alarme lors de son invasion. Il était là, dans la place, retranché dans les méandres mous du cerveau, ricanant du bon tour qu'il venait de jouer à son hôte.

— Essayez donc de me déloger ! persiflait-il.

Vous n'êtes pas les premiers et vous ne serez pas les derniers. Ah ! Ah ! Ah !

Et sa mauvaise hilarité se propageant jusqu'à la scissure de Rolando<sup>2</sup>, provoquait une douleur lancinante qui résonnait comme un tam-tam africain à la base du bulbe.

— Je vous ai bien eus, n'est-ce pas ? pouffait-il. Deux ans que j'ai pris possession des lieux. Le temps idéal pour se construire un nid douillet. Je ne me plains pas, la matière est confortable, l'ambiance assez lumineuse, les parois souples et moelleuses

---

<sup>2</sup> Scissure de Rolando, extrémité supérieure du cerveau.

et l'irrigation pour le moment suffisante. Naturellement, continua-t-il d'un ton doux où perçait une sourde menace, quand les autres viendront...

Un silence envahit l'espace pendant que le sang accélérât sa course désespérée pour tenter en vain de bloquer le débarquement.

— Calme, reprit l'envahisseur, ce n'est pas encore pour tout de suite. Mais vous comprendrez bien que je n'entends pas rester tout seul. C'est charmant ici, mais je m'ennuie. Oh, il ya beaucoup à faire pour améliorer ma condition. Vous avez été très tolérant jusque-là, je le reconnais. Mais ce n'était que par ignorance car vous ne saviez pas que j'étais descendu chez vous.

Le sarcasme le faisait hoqueter de plaisir alors que les martellements reprenaient de plus belle à la hauteur du lobe temporal.

— Je sais bien ce que vous mijotez, reprit-il, mais je vous avertis. Si vous essayez de me détruire au scalpel, au laser... vous ne

réussirez jamais à m'avoir complètement. Je vous promets de vous laisser une telle collection de mes portraits accrochés aux murs, que vous ne pourrez jamais vous en débarrasser. Et si par hasard, il vous venait la gentille idée de m'empoisonner ou de me bombarder de vos radiations, vous brûleriez la maison avec. Après tout, c'est la vôtre. Moi, je peux toujours me déplacer. Votre corps est spacieux et mes œufs sont disséminés à des endroits sûrs et secrets. Ils ne demandent qu'à éclore.

Au fur et à mesure que le monologue s'épuisait, les battements sous le front diminuaient. L'étranger s'était peut-être assoupi.

Mayra, plongée dans ses pensées, caressait la tête de son vieux chien avec une infinie tendresse. Depuis le 31 janvier, ils savaient. Pire, ils avaient reçu la confirmation de ce que tous les deux, Georges et elle, redoutaient. Pourtant, une petite lueur d'espoir persistait à briller.

« On ne sait jamais ... » « Ce n'est probablement rien de grave... » « Cela passera... » « Céphalées et migraines affectent tous les gens stressés. »

Ils s'étaient donné rendez-vous au cabinet de Georges pour sabler le champagne. La nouvelle devait être fêtée. Positive, le champagne était de rigueur. Négative, il servirait à conjurer le sort et à célébrer le début de la lutte.

Georges est médecin. Cinquante ans,

bien bâti, aimant le sport comme la bonne table. Tous les matins, avant de partir à son cabinet, il consacre quinze minutes à sa course à pied dans la campagne environnante. Ils habitent une jolie villa, au bord de la mer.

Leur seul enfant, Diego, un magnifique chien dont le père, un Leonberg, avait courtoisé une bergère des Pyrénées. Un croisement époustouflant. En grâce, puissance et intelligence, Diego supplantait tous ses concurrents. Il affichait d'ailleurs la sérénité de celui qui se sait hors concours. Ses soixante kilos impressionnaient quiconque, bien naturellement ! Il avait trouvé sa place entre ceux qu'il considérait comme « ses » parents, Georges et Mayra. S'il est vrai que la ressemblance était difficilement perceptible, leur communion spirituelle était unique. Leurs amis les appelaient avec un humour peu respectueux « La Sainte Trinité ».

Diego ne pouvant se rendre au cabinet



médical, coulait de merveilleuses journées avec Mayra, peintre, qui s'adonnait à son art dans l'atelier contigu à la maison. Une immense pièce qui, par les nuances de bleu caressant ses murs, paraissait le prolongement de l'océan. La baie vitrée, d'un seul tenant, s'étirait vers la plage à la recherche d'un frôlement amoureux avec l'écume. C'était son seul inconvénient. Les embruns déposaient une fine pellicule de sel que seul le jet d'eau douce réussissait à décoller. Un grand jeu pour Diego. Il adorait croquer les gouttes s'échappant du tube jaune que la jeune femme maniait comme un pinceau.

Mayra portait allègrement ses trente-huit ans. Elancée, athlétique, un beau visage encadré de longs cheveux noirs, une bouche sensuelle qui ne pouvait s'empêcher de sourire. Cette beauté un peu sauvage mais réservée, où classe et mystère semblaient avoir signé un pacte. Après l'École des Beaux-Arts, elle avait sillonné l'Amérique

Latine. En stop, en camion, à cheval. Calée au milieu de paniers de fruits aux senteurs délicieuses, elle s'était gorgée des lumières des tropiques, saoulée de couleurs. Griffonnant des dizaines de calepins, elle avait piégé des parfums, des sensations, collectionné des nuances, des chapelets de teintes. Aucun ciel ne ressemblait à celui de la Cordillère. Personne ne pouvait imaginer le vert avant d'avoir senti sur sa propre peau les variantes féériques de la forêt amazonienne.

Parfois, fermant les yeux, elle se revoyait là-bas, humant l'air comme un félin à la recherche d'une proie, écarquillant les yeux pour, d'un puissant regard, tenter de retenir à jamais les farandoles d'images et les glissades de tonalités aux reflets changeants. Voleuse de couleurs, elle éprouvait alors une certaine honte. Pourtant, cette expérience extraordinaire avait enrichi sa peinture, fait d'elle l'une des artistes les plus recherchées

pour sa créativité et la richesse de sa palette.

Souvent, quand elle était face à la mer avec son chien, mettant ses mains en cornet, elle hurlait de toutes ses forces au continent de l'autre côté :

— Obrigada, gracias<sup>3</sup>, merci !

Puis, sans attendre la réponse du vent, elle partait en courant le long de la plage, sautant par-dessus les vagues, Diego sur ses talons.

L'amour qu'elle portait à l'Amérique Latine s'était identifié à cette soif de justice qui jaillissait en elle comme une source intarissable. Depuis son enfance, elle avait épousé les causes perdues. Qu'il s'agisse des affamés des bidonvilles indiens, des enfants martyrisés, des victimes des dictatures, des peuples indigènes et de leur culture bafouée, des animaux sans défense, de l'écologie... Elle avait enfourché tous ces chevaux de

---

<sup>3</sup> Merci. En portugais (obrigada) et en espagnol (gracias).

bataille avec la passion et l'abnégation qui nourrissaient son cœur généreux.

Au cours d'une soirée dédiée à la sauvegarde des baleines, elle rencontra Georges. Appuyé à une table de fortune pour signer une pétition en faveur de l'internationalisation de l'Arctique, sans le vouloir, il lui donna un grand coup d'arrière-train. S'apercevant de l'innocence du geste et concevant immédiatement le comique de la situation, ils étaient partis d'un gigantesque éclat de rire, leur stylo encore à la main. L'épisode s'était conclu devant un demi-pression, au café voisin. Leur discussion sur les malheurs du monde et la façon de le sauver s'était prolongée tard dans la nuit.

C'est ainsi que tout avait commencé. Ensemble, ils avaient participé à d'autres réunions, à des manifestations devant le ministère de la Marine, porté des milliers de

signatures aux ambassades des pays insensibles qui refusaient d'arrêter le massacre des cétacés... Leur entente s'affinait, croissant en vigueur et tranquillité au fil des mois, jusqu'au jour où ils comprirent qu'ils ne pouvaient plus se passer l'un de l'autre. Le pas fut franchi avec la conscience de ceux qui s'embarquent pour la découverte d'un nouveau monde, sans retour.

Le mariage fut célébré dans la plus stricte intimité, selon la formule consacrée. Georges, Mayra... et Diego qui venait de naître.

Le prêtre était un ami du mari. Après avoir fini sa médecine, il avait opté pour la santé des âmes qui, disait-il, était en situation bien plus précaire que celle des bébés phoques ! Mayra avait choisi pour témoin sa sœur Patricia, une tête brûlée au grand cœur. Photographe de guerre, à chaque retour d'un des points chauds du